

## **Un fabricant de boîtes à vacherin, Doret**

Voilà comme on l'a vu :

*Louis Rochat-Sbarra dit Doret (1893-1973), fut le type même de ces artisans d'autrefois démarrant au bas de l'échelle, avec trois fois rien, pour monter peu à peu, à force de travail et d'opiniâtreté, et créer leur propre entreprise. Des indépendants nés. Il n'était pas question pour eux de se ligoter en allant travailler dans une entreprise de la région, ces usines par exemple, qu'ils ne verraient ainsi que du dehors sans jamais y mettre les pieds. Qu'y ferait-on ? Comment pourrait-on y supporter le temps d'une journée entière ? Qu'y deviendrait-on, avec les autres, de part et d'autre, coude à coude ? Le lac était trop près aussi pour qu'on ne puisse le voir que de derrière les fenêtres. On étouffe, là-dedans !*

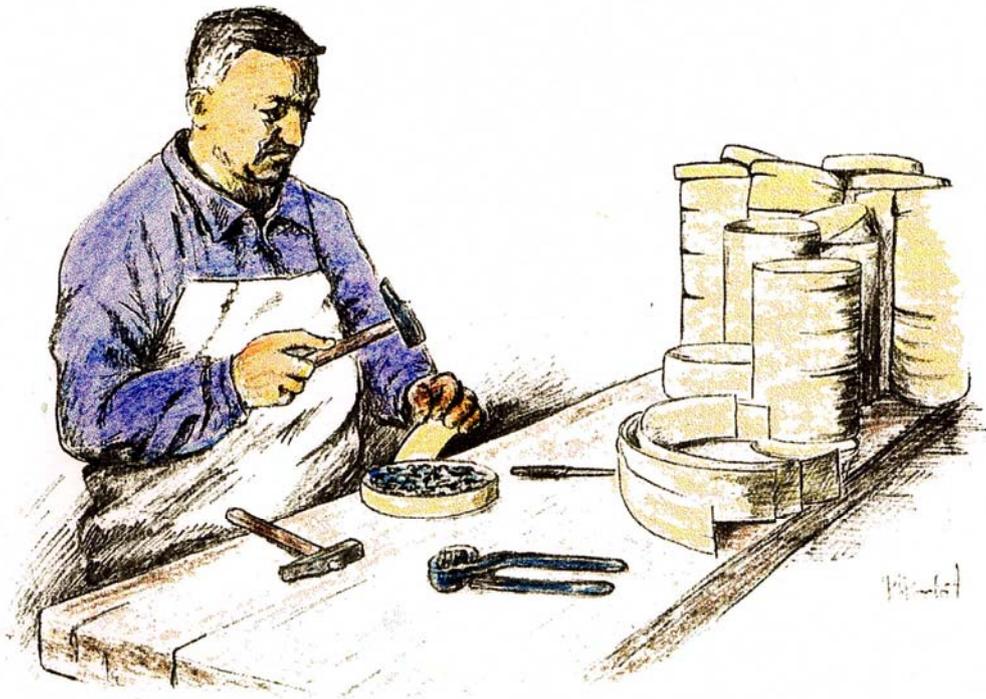
*Son père, Léon Rochat, il faisait déjà des boîtes à vacherin. Les techniques, assurément, il les avait apprises de lui pour fabriquer à son tour des boîtes qu'il monterait lui-même. Une photo le montre derrière sa table, le marteau dans une main, le petit clou dans l'autre, tenu entre le pouce et l'index, si petit un miracle, la boîte en chantier posée sur les genoux tandis que d'autres déjà montées, avec les fournitures, sont empilées devant lui. Il monte. Il est là, serein, tranquille. Le stress, connaît pas. Il a les cheveux coupés courts, une veste et un tablier de coton. Faut-il donc qu'il fasse cru dans son atelier, pour qu'il soit habillé de la sorte ? Il ne dit rien, les lèvres serrées, le regard appliqué. Mais peut-être qu'en même temps qu'il cloue et qu'il est ici, il se trouve aussi sur le lac et qu'il traîne ? Et que vous soyez là ne le dérange pas. Il est naturel, à l'aise, presque détaché dans un monde qu'il connaît, avec une fenêtre sans carreaux près de lui. Est-ce celle qu'il lui faudra réparer pour un frère ou une belle-sœur, demain, dans un an, quand on aura le temps ?*

*Doret... Il a le geste auguste du monteur ! Le geste peut-être le plus courant ici au village. Car en ces lieux, c'est ce qu'il faut comprendre, l'on monte et l'on cloue dans presque chaque maison. Où l'on est surtout paysan et où l'argent des boîtes servira à payer un bout de tracteur, de bossette à lisier ou de machine à fumier quand il en sera venu l'heure.*

*Mais s'il monta au clou, Doret, il passa ensuite très vite à l'agrafeuse. Il fut même sauf erreur le premier à l'utiliser. C'était un révolutionnaire. Car alors, voilà ce qu'on disait, dans ce milieu du vacherin :*

*- Ces boîtes avec des agrafes, elles sont moins jolies que celles avec des clous !*

*Des trucs comme ça. Peut-être qu'on avait raison. Mais aurait-on pu ici rester toujours en arrière ? Ne montait-on pas d'ailleurs à l'agrafeuse à Bois-d'Amont depuis des cinquante ans ?*



*Sa production devint bientôt semi industrielle. Elle lui permit dès lors de livrer, d'une part son principal client, Rochat-Golay du Pont, d'autre part tous ces autres affineurs du village souvent en manque de boîtes. Doret devint ainsi le dépanneur universel. On pouvait s'approvisionner chez lui quand on le voulait. Suffisait d'un coup de fil et l'on pouvait passer chez lui. Et aucune chance qu'il ne vous livre pas ce que vous vouliez.*

*Nous allions donc chez lui, avec le petit char à cadre de la laiterie. Un de ces engins que l'on ne voit plus guère de nos jours, si courants autrefois, avec quatre roues gentées et un timon que l'on tire. Et fouette cocher. Les sacs de jute vides sont disposés à l'arrière, nous dévalons le contour du Cygne, de la Scie, disait-on encore à l'époque, et sans le savoir, cela impliquait dans le passé, en contrebas de la route cantonale, la présence d'une scierie dont le souvenir s'était depuis longtemps perdu mais qui demeurait, étrange un peu, dans la nomenclature locale. La longue rue des Crettets, si froide par temps de bise, permettait de vous calmer et d'arriver là-bas, l'une des dernières maisons à gauche quand l'on va contre le Pont, sans plus aucune précipitation. Nous laissions le petit char sur le devant du bâtiment pour pénétrer aussitôt dans un corridor et puis, par une seconde porte, dans l'atelier où des bruits divers nous accueillait. Les hommes ou femme présents mettaient du temps à s'apercevoir que nous étions là, debout, immobiles, à les regarder faire, mais aussi et surtout à attendre que l'on veuille enfin s'occuper de nous. On sciait, on découpait, on*

*clouait ou l'on agrafait. Des boîtes ou des fournitures s'entassaient partout. Et ce vacarme, on sentait si bon la sciure, donnait une activité formidable, nous semblait-il alors, à cet atelier modeste mais néanmoins performant. Doret, le maître, enfin prenait conscience de notre présence, cessait son ouvrage et se dirigeait, alors que nous le suivions, vers la remise attenante après que nous ayons passé une autre porte. Et là, quelle prodigieuse quantité de boîtes, mises en piles et d'une de ces hauteurs ! Et de tous les numéros, de la plus petite à la plus grande. Nos marchands de vacherins étaient assurément les champions du monde toutes catégories de la complication, qui se servaient ainsi en saison non moins de 22 grandeurs différentes de boîtes, si ce n'est pas 23, du numéro 11 au numéro 32, et même 33, de vraies roues de char. De quoi vous donner le tournis s'il n'y avait pas eu l'habitude et que cela, pour finir, ne vous posait plus aucun problème. C'étaient de belles boîtes, des boîtes blanches encore avec leurs pliures à la veine fine et aux couvercles bien rabotés. Le fabricant connaissait son métier. Il vivait véritablement en symbiose avec le bois dont c'était l'environnement depuis qu'il était au monde, et en lequel même ses parents, et même qui le sait, ses grands-parents, avaient vécu.*

*Alors il prenait des piles de dix environ qu'il détachait de piles encore plus grandes. Et, tandis que nous ouvrons grand notre sac, il les y déposait avec soin. On voyait qu'il avait l'habitude, des affineurs venaient là pour se ravitailler tous les jours qu'il servait de la même manière. Et tous aussi, nous étions alors huit affineurs rien qu'au village, ils contribuaient à la bonne marche de cet atelier peu ordinaire. Chez Doret, qu'on disait. Et l'on y sentait cette bonne odeur de sciure, et même quand l'on s'approchait des gens, celle de l'homme qui travaille et qui n'est jamais, quoique l'on dise, si désagréable.*

*On faisait de même avec les autres sacs. Et bientôt pour les chargions sur notre petit char par la porte donnant sur le devant. Nous rentrions au village. Si le soir tombait, la longue rue des Crettets restait un peu triste. Et s'il était plus tôt en cette fin d'après-midi, à coup sûr nous rencontrerions les vaches en troupeau que l'on rentrait des champs. Et quelle activité ! Nous y participions nous aussi en plein sans même le savoir. Est-ce pour cela aujourd'hui, parce que nous l'avons connue peut-être dans sa plus forte extension, que nous sommes tant attaché à ce village pourtant l'une médiocrité esthétique affligeante ?*

*En plus de ses activités traditionnelles liées au bois, Doret était pêcheur. Fils, avec cinq ou six autres frères, de Léon Rochat pêcheur et de Marie née Périllard, issu de cette grande famille pour chacun desquels les bateaux, les filets et les nasses, les traînes et les grelots, les plonginettes, cuillères et autres instruments de pêche, n'auront jamais de secrets. C'étaient ce que l'on peut appeler des maîtres, et même s'ils n'avaient aucun papier pour l'attester et qu'on les considérait plutôt comme des hommes communs. Et des maîtres de cette trempe, quand bien même le temps a-t-il passé, descendants de cette famille ou d'autres encore qui vivaient au bord du lac, il en existe encore.*

*Doret, un ancien d'une grande habileté. Il se mit un jour à construire des bateaux à rames et à fond plat qui devaient durer des cinquante ans sur les rives de nos deux lacs. C'étaient de petites merveilles parfaitement équilibrées avec lesquelles on rame sans peine. Il n'y avait aucune lourdeur en eux. Ils étaient à la mesure exacte de l'homme qui pêche et trace son sillage sur le lac paisible de bonne heure un samedi ou un dimanche matin.*

*Le génie particulier de ce ressortissant de notre village nous apparut très tôt dans la vie. Je le prouve. Je n'avais alors guère plus de six ou sept ans. Nous étions allés en course d'école au Lac Lioson. Nous fîmes le tour du lac à pied, si petit il n'y aurait pas eu d'autre manière, et, en fin de parcours, nous pûmes admirer des barques à fond plat. C'est alors que l'on des nôtres, adulte ou enfant, on ne le sait, s'exclama :*

*- Ce bateau-là, c'est Doret qui l'a construit !*

*On regarda aussitôt la barque yeux tout grands ouverts. Nous étions presque médusés, signe visible d'une immense admiration. Effectivement ce bateau que nous avions devant nous, rouge et blanc ainsi qu'aimait à les peindre notre constructeur, avait quelque chose d'étrangement familier. Il nous rappelait de manière exacte les barques à rames que nous connaissions au bord du lac Brenet. Il sentait aussi le village à plein nez !*

*Qu'un habitant de cette région des Préalpes ou des Alpes ait voulu acheter un bateau à Doret, qu'on l'ait transporté ici avec beaucoup de peine à cause des accidents du terrain et de l'altitude, on ne parlait encore que très peu de charrois faits par hélicoptère à l'époque, prouvait de manière irréfutable la classe du fabricant, sa maîtrise, son savoir-faire absolu. Nous étions soudain très fiers de lui, très fiers aussi, par la même occasion, de ce village, le nôtre ! Nous plaçâmes en conséquence les Charbonnières d'où nous venions très haut, agglomération que l'on devait connaître assurément loin à la ronde, car nul doute que les gens d'ici, autant que nous désormais, savaient l'origine exacte de cette barque certes modeste, néanmoins solide et de formes épurées. Et il y en avait d'autres, voisines, au sujet desquelles on pouvait se poser la même question. C'était donc en quelque sorte toute une armada à la construction de laquelle avait très certainement participé notre ressortissant.*

*Nous nous envolions haut, nous autres, à l'époque. Et il était difficile de nous faire redescendre. La preuve, cette admiration sans limite que nous portâmes dès lors à Doret, petit artisan de village, néanmoins génial et que nous ne devons plus jamais perdre.*

*Doret. En saison, il livrait l'essentiel de ses boîtes, on l'a vu plus haut, à la maison Rochat-Golay du Pont. Je le vis surtout charrier des grosses boîtes qu'il empilait dans son char à cadre. Une boîte vide, ça ne pèse guère. Mais mettez en cent, mettez-en deux cents, ça fait son poids, qui se remarque par l'attitude de l'homme penché en avant pour le tirer. Et il tire son char par tous les temps, Doret. Il ne s'est pas fait la grosse bouille rien que parce qu'il construit de beaux bateaux. Il reste l'homme de peine. Il tire son char par pluie, probable*

*alors qu'il mette une bâche, et que par les toutes grandes pluies, il attend l'accalmie pour aller là-bas, au Chalet Suisse, distant d'un bon kilomètre. La neige, elle non plus ne l'effraie pas.*

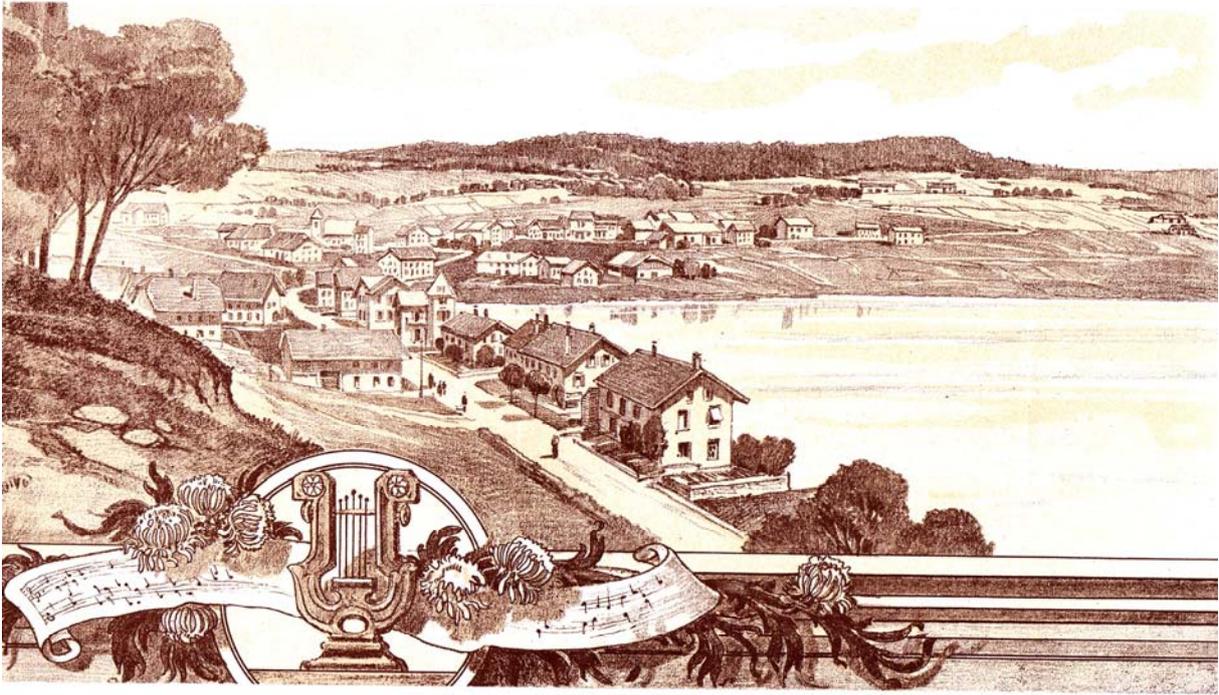
*C'était un spectacle. Les autres livraient les vacherins emboîtés, ficelés, en fardeaux de cinq pour les petits, en fardeaux de trois pour les gros, à la gare du Pont, en camion ou en char, avec les chevaux. On voyait ainsi passer Pedzi qui livrait pour son frère Wilfrid dit le Come, William et les autres. Lui, il était à pied. Il allait son chemin. On le vit des cents fois. Il était du paysage, autant que la maison des Forces de Joux, à gauche, autant que celle de René Meylan, le distillateur, à droite, ou que celle d'Imboden le ferblantier, du même côté. Il l'était autant que le pont sur lequel nous passions tous bientôt et qui servait de limite à nos deux villages.*

*Les bourrasques même ne l'effrayaient pas. Mais peut-être qu'il n'avait pas choisi, qu'on venait de lui téléphoner. Ça pressait. Qu'importe l'homme, il y a les vacherins. C'est sacré. Voici donc la neige et les gros flocons, voici donc le soir qui vient et les lampadaires allumés au village que vite l'on laisse derrière soi. Doret s'en va seul avec son petit char dans la nuit de l'entre-deux de nos villages. Il a juste assez de lumière pour qu'il ne se perde pas en route ! A quoi pense-t-il ? A cette chienne de vie que l'on mène, jamais en paix ? A son commanditaire qui ne respecte que peu les hommes, comme tant d'autres qui n'ont que le pognon en point de mire ? Probable que non. C'est la vie. Puisqu'on fait des boîtes, on doit les livrer. L'un ne va pas sans l'autre. Et le temps, personne ne le choisit ni ne le commande. Il faut faire avec. Il faut même se donner à croire, pour s'offrir un rien de courage, qu'il est toujours beau !*

*Je ne vis jamais personne pour l'aider à tirer, Doret, arque bouté devant son char. C'était sa place. Il allait à plein, il revenait à vide.*

*Ainsi faisaient-ils, ces artisans des décennies passées. Et enterrées. Ils travaillaient souvent sans loisirs. Le samedi n'existait pas. A peine le dimanche. Mais étaient-ils forcément plus malheureux ? Car il était là, le lac, sous leurs yeux, et il les appelait. Et eux, ils ne pouvaient pas y résister. Et ils y allaient, s'il le fallait, même au tout premier jour, quand les autres dorment encore. Ils le sillonnaient d'un bout à l'autre. Ils traînaient. Ils y faisaient en ces heures souvent calmes de l'aube, une immense flèche dont les ondes se propageaient de part et d'autre du bateau pour aller mourir très loin sur les rives. Un petit clapotement, un autre encore, et puis bientôt la trace ainsi créée se perdait. Quel spectacle pour un homme qui passe sur le chemin du bord du lac et regarde. Et pour eux, quelle paix ! Cela ne valait-il pas la peine d'être indépendant, en somme ?*

La magnifique site des Crettets vers 1908. Extrait d'un diplôme à l'usage des membres de la Société de chant "L'Echo du Risoud".



La première maison, c'est la sienne. Le lac Brenet est encore dans sa plus grande extension.



Maison devenue en quelque sorte immeuble, du même style que chez Toto.



Louis Rochat-Sbarra dit Doret (1893-1973), et son épouse Philomène (1897-1989).



Les barques – liquettes – fabriquées à la perfection par Doret voguaient de concert sur le Lac Lioson dans les années cinquante. Une course d'école de cette époque nous avait permis de nous en rendre compte. J'avais personnellement fait le tour du lac et je m'étais perdu ! Je ne me voyais plus un jour rentrer à la maison ! Heureusement, le départ n'était pas pour tout de suite et pour finir, par déduction, j'avais retrouvé le bon chemin.

## Maison Henri Rochat Golay S.A. Le Pont Doit

LOUIS ROCHAT-SBARRA

LES CHARBONNIÈRES

à TÉL. VALD...

Biella 2114

	12-14	15-17	18-20	21-23	24-26	27-29	30-35
Report	1805	13300	4645	2535	5930	5800	755
Janv. 22	—	—	—	—	70	—	—
24	20	320	—	20	15	30	—
26	30	250	20	—	30	—	—
28	—	150	80	20	30	20	—
Febr. 2	—	30	70	20	60	40	—
8	—	—	—	—	30	30	—
4	20	250	—	—	40	30	—
8	—	—	—	—	30	30	—
10	20	210	20	—	60	63	—
14	—	200	50	—	—	—	—
21	30	350	10	—	—	—	—
22	25	455	3	—	—	—	—
Total	1950 <sup>v</sup>	15515 <sup>v</sup>	4898	2595 <sup>v</sup>	5695 <sup>v</sup>	6043 <sup>v</sup>	755
	1950 boîtes à vacherins 12-14 à 29 fr. le %					565.50	—
	15515 boîtes à vacherins 15-17 à 36 fr. le %					5585.40	✓
	4898 boîtes à vacherins 18-20 à 43 fr. le %					2106.14	✓
	2595 boîtes à vacherins 21-23 à 50 fr. le %					1297.50	✓
	5695 boîtes à vacherins 24-26 à 58 fr. le %					3303.10	✓
	6043 boîtes à vacherins 27-29 à 66 fr. le %					3988.38	✓
	755 boîtes à vacherins 30-35 à 75 fr. le %					566.25	✓
	37451 boîtes à vacherins Total frs.					17412.27	✓
Exp. 4%	sur fournitures						576.64
	Facture sangles					1262.30	
	Facture saisses à reblochons					115.50	
	Reçu 3 comptes 3000 frs, 6000 frs et 6000 frs.					15000. —	✓
	Reste dû en notre faveur frs.					3213.43	✓
						18790.07	18790.07 <sup>v</sup>

La maison Louis Rochat-Sbarra fabriquait et montait les boîtes à vacherin de A à Z. Elle pouvait travailler pour tous les affineurs, mais livrait spécialement Rochat-Golay au Pont.

